

LE CIEL TOUCHE
À PEINE TERRE

Fiction & Cie



Michel Chaillou

LE CIEL TOUCHE
À PEINE TERRE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN : 978-2-02-106640-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux Canoby

« Comment éveiller le rêve sans l'endormir ? »

Proverbe frison.

On sait qu'en Frise certaines terres se trouvent au-dessous du niveau de la mer. Je suis né dessous, au bord d'un de ces nombreux étangs qui éclairent, hantent la campagne de Stavoren à Bergum, mon frère dessus, aussi dessus que le Zijpenberg qui culmine à cent six mètres, une des collines de la Gueldre autour d'Apeldoorn, un bourg haut en couleur, un des plus élevés des Provinces-Unies où nos chers parents alors transitaient. Ce qui explique chez Dietrich un esprit plus au sec. Il ne comprend rien à mon air perpétuellement immergé, à la nécessité pour moi de reconstituer sans cesse mes digues. Est-ce le ciel, par exemple, le soir qui monte avec ses étoiles liquides ou la surface d'un océan ? Une perplexité me roule dans sa vague dont je ne parviens pas à étreindre l'écume. Je passe des heures à m'abîmer, m'éclipser en moi jusqu'au fond de mes poches. J'ai parlé très tard, et longtemps la bouche dans l'eau, des sons certes en sortaient, à l'évidence seulement pour les poissons, les seuls êtres qui, en dehors de ceux de l'Arche, aient échappé au déluge. On me renvoyait, faute de mieux, aux mares pour qu'elles réfléchissent à ma place, aux fourrés pour qu'ils me sermonnent, m'égratignent. Qu'eux m'apprennent le chemin déchirant.

Jusqu'à trois, quatre, cinq ans, on me recherche sans cesse, mère, père, les voisins. Surtout l'hiver, chacun redoutant que je tombe dans un trou. A cette idée, ils courent tous d'effroi sur les étangs gelés, les canaux, armés de longues perches au cas où la glace céderait sous leur poids, qu'ils puissent s'en réchapper,

bouts de la perche posés à plat sur les bords de la crevasse. L'inquiétude pèse lourd, tellement lourd. Leurs appels m'appellent encore : « Johan, Johan. » On me récupère un peu partout, souvent je vacille éperdu à leur rencontre dans la rue principale, comme tombé de la lune, de l'envers des choses. Quelquefois, ils me surprennent, découvrent, m'amusant, jasant avec mon enfance derrière le portail de l'église désaffectée qui nous sert de lieu de culte. Les images en ont été bannies, la floraison des vitraux remplacée par des carreaux blanchâtres que traverse le ciel unique. Le tombeau d'un marin célèbre a déjà pris la place de l'autel. Seule subsiste la chaire vide qui nous pêche de haut.

Chacun m'interroge, me presse de questions. Mais comment saurais-je où j'étais ? Mes mots alors n'y vont pas. Je bredouille de l'inarticulé que les mouettes qui volettent autour du clocher pourraient peut-être comprendre. Je pleure. Ma mère me prend dans ses bras. Je renifle son odeur, ronronne de plaisir, me voilà pour quelques heures préféré à Dietrich, mon aîné de deux ans qui, colère, augmente du feu de ses yeux la flamme de la tourbe.

La nuit, quand le vent souffle des îles, mon père souhaite qu'il apporte dans ses soutes l'esprit à Johan, que la rafale, au lieu d'ébranler, exalter portes et fenêtres, sorte plutôt son fils cadet de ses gonds confus. A l'aube, il faut toujours bouger avec lenteur pour conserver ce que le sommeil déposa en vous de loess, sable, argile, sinon vous voilà empêché jusqu'au crépuscule, une gaucherie sans nom dans le corps. Ce sont les hommes qui défigurent le jour. Si les miens, au début de mon âge, ne sont pas lisibles, c'est qu'à l'intérieur de ma tête, notions, idées, tout ce mobilier qui aide à penser n'a pas encore trouvé sa vraie place, comme lorsque ma jeune mère déménage sans prévenir l'armoire ou la table, les immenses bahuts, et qu'on se retrouve au soir dans un autre foyer autour de l'étrangeté qu'est devenue cette vénérable institution, la lampe à huile.

Aujourd'hui, alors que sous l'effet de la fièvre, de cette effervescence dont il me faut traquer la cause, les mots m'échappent, que ma mémoire flanche, ne suis-je pas mieux à même de

m'approcher au plus près du détail de mes premières années, sources du mystère qui actuellement m'envoûte, quand ma langue s'agitait comme un fouet sans nom dans ma bouche? Autant que je m'en souviene, je n'ai aucune syllabe alors à me mettre sous la dent. L'air seulement m'emplit, la vivacité du feuillage, les hardiesses du vent. Jusqu'à sept ans, au lieu de parler, je babille, grogne, arpente la sente nue de la phrase non encore frayée, imite le bruit noueux de la barrière du jardinet qu'on lève, rabaisse, les cris des mules qu'on chausse pour aborder le parquet que ma mère, en bonne maîtresse de maison, astique féroce ment chaque samedi jusqu'à l'éternité. Mais la cire y glisse-t-elle? Il y a du rouge dans la cheminée, du vert dehors ou du blanc, voire du jaune. On entre toujours dans du noir. Au magasin, j'aperçois dans la pénombre mon père, ses employés qui déplacent de lourds registres pathétiques, greffant dedans avec leurs plumes plein de petites mouches d'encre. Ils mettent en fiches l'océan, mais je l'ignore alors, navires en partance ou qui reviennent, montent à l'horizon depuis les Indes. Mais lesquelles? ajouterai-je désormais. L'ombre a aussi ses îles de la Sonde, son détroit de Malacca et sa mer des Célèbes. Mon frère, poing à ressort, me bouscule, tape. En dépit de ses coups pour m'enfoncer en terre, je grandis, ma tête s'éloigne de mes pieds. Je marche, cours, me tiens mal à table, la campagne occupe trop mes yeux quand je la regarde, ou la mer crispée sur la haute digue.

Un matin pourtant, je me réveille intelligible. On me comprend, je comprends notre rue où le haut des maisons se touche presque et pourquoi les Frisons y habitent, et pourquoi l'hiver, dans le port, l'écume frise de colère et submerge les quais d'une espèce de neige jaunâtre et pourquoi alors les vivants se recroquevillent pour leur salut dans le son puéril de leurs cloches. Ma mère me raconta depuis que cela coïncida avec une grande embardée (on dit ça?) de novembre, avec une coque navrée recueillie par les pêcheurs (âmes contrites toujours en mer) dans l'extrême Nord vers Oosterburen, une espèce de chose démantée

de plusieurs centaines de coudées avec proue et poupe, mais sans équipage. Or, la nuit avait beaucoup bougé, on parlait d'allées et venues, de groupes sur la jetée mal triés par l'air du large. Cela m'a toujours paru aussi menteur que le crépuscule s'inventant des clartés illusoire ou ce qu'on croit distinguer de la mer absente depuis la haute tour de briques, l'« Oldehove » de la capitale de la Frise, Leeuwarden (Ljouwert en frison), phare dans les temps anciens, mais reculé aujourd'hui à plus de dix milles de la côte.

A la petite école, une bâtisse en torchis jointe à une étable au bout de Terhorne, havre si tempétueux où nous habitons alors, je m'applique moins que nos vaches frissonnes qui pissent trois seaux de lait par jour. J'en revois le sol de briques, les parois blanchies à la chaux. On s'asseyait à une trentaine de balbutiants par terre. Pas encore d'écritoires ni de bancs comme de nos jours. Autour de la chandelle de suif, j'égrène l'alphabet. Les psaumes déclenchent en moi des crises de larmes, seul le chant me ravit, cette façon de parler haut de soi à la mode des oiseaux. Je les suis du regard si divers à la fenêtre plutôt que le maître qui me rappelle à l'ordre, son doigt vengeur me recommandant trop souvent la porte. Pas une semaine, sans qu'il ne me récite avec véhémence, au moins une fois, l'air du dehors. Un homme aigre, habillé comme nos ministres actuels, chapeau de prédicant, cape de prédicant, bouts ferrés à ses chaussures promenant partout leur vérité ferrée. Alors, à part mon nom : Mercerer, Johan Johannès Mercerer, je réponds soi-disant toujours à côté. Mais comment répondre au centre ? D'après Dietrich, d'habitude moins énigmatique, je passerais toujours trop au large pour expliquer le rivage. A moins qu'il n'ait prononcé autre chose ?

A la veillée, souvent, on joue au jeu de l'oie, ces oies stridentes qui n'y jouent pas et qu'on voit surgir à la fin de l'automne par longues bandes transversales des brumes de l'île de Texel. J'ai découvert alors par hasard une ruine entourée d'arbres, au creux d'un jardin défendu de fossés d'eau que mes sept, huit ans sautent en cachette. A côté du bâtiment principal, s'écroule un fenil,

grenier à foin renforcé de pins de Norvège, avec le trou dans la porte pour le passage du hibou. J'y médite sous le toit de roseaux. Est-ce méditer que de laisser l'air passer à travers soi? de percevoir comme au creux d'une conque vide les bruits du monde?

A Terhorne, on appelle cette bâtisse et ses dépendances la « Maison de la Peur ». Du temps de la guerre contre les Espagnols, des papistes importants craignant pour leur vie s'y seraient en effet dissimulés quand Maurice de Nassau, notre stathouder, décédé en 1625 (un des fils de Guillaume d'Orange dit le Taciturne), assiégeait leurs coreligionnaires à Groningue, ville de la province du même nom, plus au nord. Mais d'autres avancent des hypothèses moins avouables, un nœud d'intrigues certainement connu des corbeaux, héritiers volants de ces prêtres frénétiques qu'on chassa au siècle dernier de cet ancien presbytère. Comment une telle demeure pervertie par le lierre, cette plante rampante, grimpanche, qui étouffe l'âme des arbres et qui l'hiver se colore d'un rouge ardent, pourrait-elle en effet inspirer confiance? Et d'invoquer à l'appui de leurs dires ces bâtiments sans foi ni loi, poussés trop au hasard sur un terrain spongieux, humide, sans la logique en trois parties de nos fermes : tête où l'on habite, cou où l'on passe, tronc où séjournent les bêtes : *kop-hals-rompboerderij*.

Un vagabond y aurait achevé sa chienne de vie. Je l'entendais cette vie de reclus trotter à petits pas. J'ai toujours été sensible aux petits pas. On ignorait tout de l'homme. Il aurait surgi à l'orée de Terhorne quelques semaines avant que je naisse. Un grand gaillard décoloré du début du siècle à la parole pauvre, vivant de rien. Certains le pensaient, à cause de son accent, originaire du Nord Hollande, venu d'au-delà du Zuiderzee, du fond d'un de ses lacs qu'on avait déjà desséchés comme le Beemster, le Zijpe ou le Schermer, de l'autre côté, moins religieux que chez nous, de la digue Sainte-Agathe. Une feuille rouie d'automne déployait son visage parcheminé, détaché d'on ne sait quel arbre d'effroi. A la nuit, il hantait les abords de la Halle aux Poissons, afin sans doute d'accrocher par les ouïes un peu de subsistance. Mon père parfois

le rencontrait. L'homme démasquait alors, sous la longue paupière, un œil trouble, incertain, bordé de rouge.

« Le même que celui... »

Notre père n'osait poursuivre, nommait alors cet inconnu, entrevu par ses dix ans à Paris (nous sommes d'origine française), qui, debout, à une fenêtre des Innocents (du fameux cimetière nourri en partie des os de nos ancêtres), refusa de saluer le Béarnais prenant possession de sa capitale après un long siège.

« Le temps en personne », s'effrayait mon père à sa manière lyrique, le temps, resté tête couverte, en dépit des insultes de la populace qui voulait lui faire un mauvais parti, toisant de tout son haut Henri IV défilant avec son escorte de fer. Les annales de l'époque mentionnent la scène au matin du 22 mars 1594 et que le souverain parjure, entré par la porte Saint-Honoré sous les vivats, ne fit qu'en rire. Ma mère riait, elle aussi. Son tempérament heureux n'accepte pas le surnaturel. Comment l'œil de l'austère Parisien aurait-il pu venir à Terhorne se loger dans l'orbite de cet errant toujours en sueur ?

« Ce n'est pas le sien, mais la même estampille, persistait mon père, le même cachet des ténèbres de qui vit à son insu déjà en enfer. Croyez-moi, c'est par les yeux que les démons d'abord vous entreprennent ! »

Il frémissait, se réfugiait dans ses patenôtres, déambulant de long en large dans sa chambre à l'étage. Aussi, quand on découvrit les hardes du solitaire, de cet « homme à malices » (comme l'écrit Calvin, le fondateur de notre Église), déposées soigneusement au bord du canal, derrière l'ancien presbytère, on pensa qu'il s'était suicidé et que sa dépouille, qu'on rechercha en vain, avait été aspirée par le jeu des écluses vers la haute mer, ce trouble sans fin. Mon père respira, ajoutant des prières au prêche du dimanche pour la dormition de cette âme roulée dans son linceul éternel. De la présence du solitaire ne subsistait quand je découvris la maison qu'une vague idée, assortie d'un chapeau cylindrique défoncé que, dans mes rêves, je croyais voir voler jusqu'à ma tête pour m'apporter du « loin », des tas de choses du « loin ».

Comment faire pour que les choses du « loin », s'approchant, gardent du « loin » en elles ?

Voilà une des nombreuses questions que mon enfance posait à Dietrich quand je fus devenu intelligible. Il repoussait avec horreur cette parole éparpillée, cime d'arbre agitée par le vent dont les idées s'envolent. Mais si la cime s'agite, le tronc reste ferme en terre nourricière et cette terre, au bout marécageux de Terhorne, loin de m'apeurer, je la ressentais mienne. Mienne, cette porte en loques dont mes doigts épousaient par avance les misères, mien, le chemin du couloir, l'escalier trébuchant, les sommités du grenier (on dit ça ?), les mille détails d'ombre que bientôt je sus par cœur. J'y étais entré la première fois mû par de l'indistinct. J'avais cru reconnaître ses briques rouges. Était-ce mon âme qu'on avait maçonnée entre les peupliers argentés ? les ormes ?

Des années plus tard, au cours du périple, objet de cette relation, que nous entreprîmes vers la France à la fin de nos études, comme c'est la coutume par chez nous, j'éprouverai souvent le même sentiment comme si l'ancien presbytère se dressait devant nous à chacune de nos étapes, tirant son apparence ruinée, les lézardes de sa façade, des rides de notre extrême fatigue. Voyager en pays étranger vous rendrait-il de nouveau enfant ? ânonnant la réalité à la façon d'un abécédaire ?

A Terhorne, mon corps dans la journée allait, venait dans les rues courantes, mais mon esprit gîtait toujours là-bas, à l'affût, en limite de campagne. J'avais deux familles, à mes parents s'ajoutait celle confuse de ces pièces éteintes parmi les ajoncs du sol spongieux où le pas se double d'une semelle d'eau. Étrange demeure, à peine debout, comme soutenue par des béquilles d'air, où la fissure dans le mur importe plus que le mur. Son toit de tuiles me couvre toujours. Une part de moi resta en habits d'enfant à jouer le long du canal parmi cette flotte indécise d'étangs, de lacs, de mares, restes d'une mer intérieure, « Middelzee », qui, par Koudum, Woudsend, Oudega, d'autres villes, bourgades, remontent vers le haut de la Frise, à travers la nuée de nos moulins dits araignées *spinbol*, si actifs à tisser la toile émue des paysages.

Après la petite école, ce sera la grande à Harlingen (Harns en frison), port pittoresque édifié sur l'emplacement d'une cité submergée au douzième siècle. D'où, et surtout depuis la dernière inondation de 1566, l'épaisseur de ses digues, hautes d'au moins quarante pieds, dont l'ombre se projette sur les livres, cahiers, la menue monnaie de nos gestes scolaires. En calligraphie, je surpasse Dietrich qui calcule mieux, mais je peux réciter, par cœur et en français (langue qu'on nous enseigne en même temps que le respect orthographique de la nôtre), le cantique sur la Saint-Barthélemy composé par Étienne de Maisonfleur, gentilhomme de notre religion, six jours après le massacre : « Toutes nos voix faites plaintes. Toutes nos lampes éteintes... »

Je possède une écritoire, une plume d'oiseau, de l'encre au bout, suie délayée dans l'huile, pour que mes mots volent. Sur mes cahiers, je traie l'heure comme une vache. La vache, notre mère, *us mem* à nous autres Frisons. J'écris sans suite, je vis sans suite avec beaucoup de marges. La cour ombreuse de l'établissement, dirigé par un compatriote de notre père, contient surtout mes immobilités. Au contraire de Dietrich qui court, se démène, je reste le plus souvent adossé à un tilleul avec quelques camarades au teint venu du large, du soubresaut rocheux des îles de Vlieland, de la longue Terschelling. Ils me content leur existence salubre cernée par les vagues, la douane du soleil, de l'ombre sur les dunes, la plage qui vous aspire. Ils me décrivent comment les paysans du « Waddensee » capturent les phoques, en s'accoutrant, s'habillant comme eux. Ils me donnent à goûter de cet excellent vin d'airelles, spécialité de leur île, dans une gourde de cuir qu'ils me jurent être faite de la peau même de l'écume. Car l'écume a une peau !

Je suis alors tout entier dans ce que je dis, accomplis. Pas un cheveu (que j'ai noir) qui ne soit d'accord avec le reste de mon être. Au port Guillaume (Willemshaven) de Harlingen, moins creusé de mystères que celui de Terhorne adossé à la falaise crayeuse du ciel, je détaille alors le moindre navire avec avidité. Ces humanités qui partent sur l'océan blême. Six, sept mois de

navigation jusqu'à Java, Sumatra, les îles de la Sonde... Dietrich ricane. D'aussi loin que je me souviens, ce ricanement fait obstacle à mes oreilles. Je revois sa blondeur ironique drapée dans son ombre comme dans une cape. Ma main ne rencontre le plus souvent que ses poings, et mes pieds, les siens qui me devancent à la course. Aux extrémités des ruelles, il s'étonne toujours d'être déjà au bout. C'est un monstre de vigueur. Que la mer qui l'indigne, le lasse, les vagues, la sainte répétition des vagues, leur sublime radotage qu'il ne souhaite pas entendre trop longtemps. Plus tard, il vivra dans les montagnes avec la neige comme unique compagne et la trace de ses pas dessus dessous. Aux vacances, il dévale l'escalier familial au risque de se rompre le cou. Il ne saisit rien de la douleur des choses, ne respecte nullement l'être sage du grenier qui pourtant descend avec nous, ses doigts de solitude dans nos vêtements, suave présence. Dietrich gamin, c'est du sang en boule et en lanières, de l'impatience qui bouillonne. La Bible ne le préoccupe pas encore. J'expliquerai à son heure quel passage et en quelles circonstances. Pour lors, il ne la pratique pas suffisamment pour attendre la fin d'un psaume. Il sort au milieu, oublie de fermer la porte. Notre mère, qui durant dix ans espéra un enfant, lui pardonne tout :

« Dietrich où es-tu ? »

Il ajoute une ombre au peuplier ou, quand l'hiver a raidi les canaux, devient ce patin de bois à tige, si voltigeur à sillonner la glace.

« Je glisse et c'est toi qui transpires », s'étonne-t-il souvent, hors d'haleine.

Il a plus de vie que moi qui en manque, toujours à rechercher mon second visage montant à la surface de mes rêveries. Dans notre coin du bout du monde où la route arrive à peine (il faut l'aider de quelques barques), nous existons donc, Dietrich et moi, en pleine contrariété. L'énigme de cette permanente confrontation. Mon frère, on l'attend, il ne vient pas, on n'y pense plus, il surgit. Ainsi, il refusa toujours de m'accompagner à l'ancien presbytère. Qu'a-t-il à faire de cette bâtisse à demi effon-

drée? On a déjà assez de cette funeste épave au cœur de poulpe qui ruine le port. Il croit que la ruine, ça s'attrape comme les rides. La preuve, j'en aurais déjà trois sur le front à toujours me complaire au milieu des lézardes, des fissures de toutes espèces. D'ailleurs, de ce côté de Terhorne où lui et moi on s'agite sans cause, la fumée vous prend trop à la gorge à cause des champs que les paysans brûlent pour les fertiliser, les couvrir de bruissant sarrasin au printemps prochain, à l'exemple de ceux de la Drenthe, de l'Overijssel, nos provinces limitrophes. Il ne s'intéresse guère à cette activité qui mêle les cendres de la tourbe aux autres substances du sous-sol. Chaque fois que notre mère allume la cheminée, il tousse. Aussi pourquoi irait-il s'infecter de cette fumée qui rampe sur des centaines d'hectares? En outre, il déteste les étendues, qu'elles soient de terre ou de mer. Il veut tout à portée de main, toucher du doigt choses et êtres, et ces tourbières qui s'égarant dans la tristesse des saules, des buissons, le renvoient trop à lui-même, à ses propres immensités. Il aspire toujours à sortir de soi, à prétexter, aller, toujours aller, que même son prénom : Dietrich, ne le fige, arrête. En grandissant, il s'en inventera d'autres qu'il gardera secrets. Que personne ne puisse plus en vrai le héler, sauf Dieu qui hèle tout le monde. Aussi, qu'on ait mis au jour récemment un pont de bois intact qu'auraient traversé les légions romaines de Varus, le fameux général mort en l'an 9 de notre ère, ne le fera pas une minute jouer au Romain. Il dédaigne tout ce passé exhumé du linceul gluant des tourbières basses ou hautes : pins, chênes, débris d'antiques forêts qui, autrefois, ombrageaient notre Frise. C'est aujourd'hui qui le passionne, la chaussée brillante qui mène à demain.

Ce qui explique que, d'une façon générale, il ne respire pas de très près mes paroles. A ses yeux, la nuit ne tombe pas par sympathie pour qu'on se couche, ni le jour ne se lève pour qu'on saute du lit. Celui de parade submergé de coussins où personne ne dort ne lui semble pas réservé à nos morts. Il s'amuse de ma frayeur à ne pas vouloir écarter les lourds rideaux qui séparent

La Rue du capitaine Olchanski : roman russe
Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 1991

Mémoires de Melle
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1993
et coll. « Point » n° P134

La Vie privée du désert
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1995
et coll. « Point » n° P407

Le Colosse machinal
en collaboration avec Martin Jarrie
Nathan, 1996

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL.
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE.
DÉPOT LÉGAL : SEPTEMBRE 1997. N° 31226 ().